

LE MARQUIS DE VOGÜÉ

NOTICE

SUR

SES TRAVAUX D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR

J.-B. CHABOT

Bibliothèque Maison de l'Orient



141000

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE

(XI^e série, t. IX, p. 313-345.)

LE MARQUIS DE VOGÜÉ.

NOTICE

SUR

SES TRAVAUX D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE.

La Société Asiatique a perdu en la personne de M. le marquis de Vogüé le doyen et l'un des plus éminents de ses membres. Il appartenait à notre Société depuis plus de soixante ans ⁽¹⁾; il lui était sincèrement dévoué et lui gardait de vives sympathies. Depuis des années, il ne paraissait plus à nos réunions qu'il fréquentait jadis avec assiduité; des obligations impérieuses l'appelaient ailleurs à l'heure même de nos séances mensuelles; je l'ai entendu bien des fois exprimer le déplaisir qu'il éprouvait de cette fâcheuse coïncidence.

Peu d'hommes ont occupé dans la société contemporaine une situation comparable à celle du marquis de Vogüé ⁽²⁾; son nom, ses talents, sa science, l'élévation et la droiture de son caractère, lui assurèrent, au cours de sa longue existence, la respectueuse admiration de tous ceux qui l'ont connu, l'affectueux attachement de tous ceux qui l'ont approché.

L'heure viendra, sans doute, où un livre digne de lui retracera comme il convient les multiples aspects de cette vie en apparence si partagée, en réalité si uniforme dans la pensée

⁽¹⁾ Il fut admis dans la séance du 13 mars 1856.

⁽²⁾ Charles-Jean-Melchior, fils aîné de Léonce-Louis-Melchior marquis de Vogüé, et de Henriette de Machault, naquit à Paris, le 18 octobre 1829.

supérieure qui dirigeait ses actes et les faisait converger vers un même but, pensée qui se confondait chez lui avec le culte de tout ce qui avait pu dans le passé ou pouvait encore présentement contribuer à la grandeur de la France. Notre tâche est beaucoup plus modeste; limitée par le cadre de nos travaux, elle se borne à rappeler les inappréciables services qu'il a rendus aux études orientales.

I

Trois jeunes Français, « enthousiastes, curieux d'art, d'histoire, de couleur locale, quelque peu frottés de romantisme et sincèrement croyants⁽¹⁾ », quittaient Marseille au mois de mars 1853, pour un voyage aux pays d'Orient. Ils s'appelaient R. Anisson-Duperron, Al. de Boisgelin et Melchior de Vogüé. Ce dernier arrivait de Russie, où il avait passé deux ans comme attaché d'ambassade. Déjà, il avait manifesté son goût pour l'archéologie, et spécialement pour l'archéologie byzantine, dans deux mémoires sur l'*Orfèverie russe* publiés pendant son séjour à Saint-Pétersbourg⁽²⁾.

Le voyage fut heureux; il dura une année entière. M. de Vogüé en a conté quelques épisodes⁽³⁾. Les trois voyageurs parcoururent toute la Grèce, visitèrent Constantinople et Smyrne, la côte de Syrie et celle de Phénicie et, par la Galilée et la Samarie, arrivèrent à Jérusalem le 19 novembre. Huit jours après ils partent pour l'Égypte, et remontent le Nil jusqu'en Nubie, près de la troisième cataracte, où Vogüé étudia et dessina les anciennes fortifications de Semneh⁽⁴⁾. Au retour,

⁽¹⁾ *Jérusalem hier et aujourd'hui*, p. 1.

⁽²⁾ Dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. IX, p. 213-217, et t. XV, p. 77-83.

⁽³⁾ *Fragments d'un journal de voyage en Orient*, dans l'*Athenæum français*, 1854, p. 1089-91, 1163-65, 1231-34; 1855, p. 138-142.

⁽⁴⁾ *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 81-84.

il passa deux semaines à faire des croquis dans les ruines de Thèbes. Le 1^{er} avril 1854, les deux compagnons de Melchior de Vogüé s'embarquaient pour regagner la France; lui-même restait au Caire, retenu par un puissant désir de revoir Jérusalem.

Ce premier voyage eut une influence décisive sur toute la carrière scientifique de M. de Vogüé, et en fixa l'orientation.

Les ruines de Palmyre, considérées comme inaccessibles, n'avaient pas été comprises dans le programme de nos voyageurs. Pendant le séjour de la petite caravane à Damas, on leur donna l'assurance qu'une tentative pour y arriver aurait quelque chance de succès. Ils en coururent les risques. L'excursion se fit sans incident; ils passèrent deux jours au milieu des restes grandioses de la cité de Zénobie. Au cours de cette rapide visite, Vogüé dessina quelques monuments et copia des inscriptions: cette circonstance imprévue le dirigea vers les études d'épigraphie sémitique.

En Palestine, et à Jérusalem surtout, son sens archéologique avait été frappé par l'abondance des monuments de l'époque des Croisades et leur importance au point de vue de l'histoire de l'art religieux en Occident. Il s'était formé une opinion au sujet des influences byzantines sur l'architecture française du moyen âge; mais il manquait de documents pour l'étayer: de là son projet de retourner à Jérusalem. Il le mit à exécution en compagnie de M. de Guiraud. Ils réussirent à franchir en neuf jours, à dos de chameau, le désert qui sépare le Caire de Lydda. Ils arrivent à Jérusalem le vendredi saint et, aussitôt après les fêtes de Pâques (16 avril 1854), «le crayon d'une main, le mètre de l'autre», Vogüé se met à l'œuvre.

Il étudia, avec tous les détails que l'état des lieux et le bon vouloir des occupants permettaient de relever, les basiliques de Bethléem et du Saint-Sépulcre; puis les autres églises de Jérusalem, en particulier celle de Sainte-Anne, qui devint après

quelques années la propriété de la France. Dans les environs de la ville sainte, il fut particulièrement attiré par l'église de Saint-Jérémie, au village d'Abou-Gosche. Plus tard, pendant son ambassade à Constantinople, il obtint du sultan la concession de cette intéressante relique des Croisés, et lors de son dernier voyage en Palestine, en 1911, il eut la vive satisfaction de la trouver habilement restaurée et consolidée.

Le fruit de ces études, complétées par quelques relevés faits au cours du voyage, aboutit à la publication des *Églises de la Terre-Sainte*. L'ouvrage parut en 1859⁽¹⁾. En plaçant sous les yeux de ses lecteurs les édifices élevés à l'époque des Croisades, l'auteur voulait « offrir de sérieux documents à l'étude et aider à la solution d'une question très controversée : celle de l'influence qu'ont pu exercer ces expéditions en Orient sur le développement de notre architecture nationale ». Dans cette vue, il y ajouta quelques notes sur les édifices de Chypre et de Rhodes, dernier refuge des Croisés après leur expulsion de Palestine. Il mit dans ce beau livre « la patience du dessinateur, l'exactitude de l'architecte, la pénétration du savant, par-dessus tout cela le sentiment élevé de l'écrivain et de l'artiste et, pour fond, l'âme du chrétien⁽²⁾ ». L'Académie des Inscriptions lui décerna la première médaille au concours des Antiquités nationales, en 1860.

« Qu'un jeune homme de grande et riche famille ait pu, dit M. S. Reinach, réunir les matériaux d'un tel livre à vingt-cinq ans et l'écrire à trente, c'est la première, mais non la dernière surprise que la carrière scientifique de Vogüé réserve à la curiosité de ses biographes⁽³⁾. » Et voici comment l'auteur jugeait lui-même son œuvre à soixante ans de distance : « Mieux que personne je sais ce qui manque à mes travaux de jeunesse.

(1) Paris, Didron; in-4°, 457 pages, avec 24 gravures et 30 planches.

(2) N. DE CHAMPAGNY, *Le Correspondant*, février 1860, p. 414.

(3) *Revue archéol.*, décembre 1916, p. 434.

Le premier, celui que j'ai consacré aux églises de la Terre-Sainte, est celui qui a le plus besoin d'additions et de corrections. En 1853, outre que je n'avais que vingt-quatre ans, il fallait souvent se cacher pour prendre une note ou un croquis; pas de photographies pour suppléer à la lenteur ou à l'insuffisance du crayon. Lors de mes séjours à Jérusalem, en 1862 et 1869, tout en poursuivant d'autres recherches, j'ai réuni les éléments d'une édition revue et corrigée de mon premier travail⁽¹⁾. M. de Vogüé n'a pas eu le loisir d'utiliser son dossier; mais il eut la satisfaction de lire la belle monographie consacrée à l'église de Bethléem par le Père H. Vincent⁽²⁾, et d'écrire une préface pour l'ouvrage, encore inachevé, du même savant sur Jérusalem⁽³⁾.

A Palmyre, M. de Vogüé avait copié des inscriptions grecques et palmyréniennes, naturellement les plus apparentes. A son retour, il constata avec déception que ses textes étaient ceux-là mêmes qui avaient été relevés en 1751 par Wood, et qui avaient fourni à l'abbé Barthélemy la clef de l'écriture palmyrénienne. Il ne rapportait que deux inscriptions inédites. Pour les publier, il n'hésite pas à aborder l'étude de l'hébreu et de l'araméen. Il s'y adonna, comme à toute chose qu'il entreprenait, avec une application soutenue, et, par ses propres efforts, sans le secours d'aucun maître, il parvint à acquérir assez rapidement une connaissance suffisante de ces langues. Assurément, ses premiers travaux paraissent aujourd'hui arriérés. Mais les travaux épigraphiques de Gesenius et d'Ewald, les grands maîtres de la philologie sémitique à cette époque, ne valent guère mieux. On reconnaît dans ses premiers essais

⁽¹⁾ *Jérusalem hier et aujourd'hui*, p. 16.

⁽²⁾ *Bethléem. Le sanctuaire de la Nativité*. Paris, 1914; in-4°, 216 pages et 26 planches; cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1914, p. 202.

⁽³⁾ *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, t. I, fasc. 1; t. II, fasc. 1-2. Paris, 1914, in-4°.

les qualités et les lacunes qu'on retrouvera plus tard dans le troisième volume de la *Syrie centrale*. Son œil exercé le trompe rarement sur la valeur des signes; le déchiffrement matériel laisse peu à désirer. Le commentaire philologique tient une place jugée maintenant trop restreinte; mais sa pensée n'est pas de tirer des inscriptions l'histoire des langues, tâche qu'il abandonne aux philologues en leur en fournissant la matière; il essaye de mettre en valeur les éléments nouveaux historiques, politiques, religieux, que ces inscriptions apportent à la connaissance de l'antiquité. A ce point de vue, on ne peut que s'étonner de l'étendue de son érudition, de l'abondance des rapprochements, du nombre des auteurs compulsés et utilisés.

Ces remarques s'appliquent et aux essais palmyréniens⁽¹⁾ et au premier mémoire d'épigraphie phénicienne⁽²⁾ consacré à l'inscription du roi Bodastoret, précieux document dont le Louvre doit la possession à la libéralité de M. de Vogüé lui-même⁽³⁾.

Depuis son retour en France, M. de Vogüé ne négligeait aucune occasion de signaler les avantages d'une exploration scientifique des régions qu'il n'avait fait que traverser; il appelait l'attention des voyageurs sur l'abondance des documents

⁽¹⁾ *Note sur quelques inscriptions recueillies à Palmyre* (dans le *Bulletin archéol. de l'Athenæum français*, 1855, p. 34-38). — *Lampe palmyrénienne* (*ibid.*, p. 102-104).

⁽²⁾ *Mémoire sur une nouvelle inscription phénicienne* (dans les *Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des Inscript.*, t. VI, p. 53-73). — *Comp. Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1858, p. 282-285.

⁽³⁾ En dehors des objets divers donnés au Musée par M. de Vogüé au retour de ses voyages en Orient, on y trouvera maintenant les inscriptions phéniciennes de Citium qu'il avait conservées, la belle tête archaïque d'Athéna casquée, provenant d'Égine, qu'il avait achetée en 1865; et une stèle grecque funéraire trouvée à Athènes. Voir, à ce sujet, la notice de M. Héron de Villefosse dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1917, p. 102-107. — Sa riche collection numismatique a également été offerte au Cabinet des Médailles.

épigraphiques cachés dans les ruines de Palmyre. Il avait quitté Jérusalem sans espoir de retour, « sans prévoir la douloureuse destinée qui devait le conduire encore une fois vers ces rivages étrangers, loin du foyer désert ». En 1860, il eut le malheur de devenir veuf après cinq ans de mariage⁽¹⁾. Sa foi et son goût pour l'étude lui furent un puissant réconfort dans cette épreuve. Tous les regards étaient alors tournés vers la Syrie. Waddington venait de partir pour en faire l'exploration épigraphique; il avait promis de comprendre Palmyre dans son itinéraire. Waddington et Vogüé s'étaient liés, à la Bibliothèque nationale, dans le Cabinet des Antiques, qu'ils fréquentaient assidûment l'un et l'autre. Poussé par ses souvenirs, ses goûts, son besoin d'activité, M. de Vogüé prêta l'oreille aux sollicitations de son ami; il se prépara à l'aller rejoindre.

Une relation de ce second voyage en Orient du marquis de Vogüé n'existe pas, ou du moins n'a pas été publiée. On peut en reconstituer les principales étapes à l'aide des notes éparses dans les lettres et les ouvrages des deux voyageurs⁽²⁾.

Waddington revenait de Palmyre quand Vogüé le rejoignit à Beyrouth, à la fin de l'année 1861. Ils partent pour explorer ensemble l'île de Chypre, et y faire exécuter quelques fouilles pour le compte de Renan qui désirait compléter ainsi sa mission de Phénicie. Le 15 mars 1862, ils quittent Chypre et rentrent à Damas pour tenter l'exploration du Safa, où Waddington n'avait pu pénétrer l'année précédente. Celle-ci

(1) Il avait épousé, en 1855, M^{lle} Marguerite de Vogüé, sa cousine, qui mourut le 1^{er} décembre 1860.

(2) Les itinéraires sont tracés dans les cartes jointes à la *Syrie centrale*. Deux lettres de Waddington au baron de Witte, l'une sur son séjour à Palmyre, l'autre sur son voyage au Safa, ont été publiées par M. H. Dehérain, dans le *Journal des Savants*, 1914, p. 274.

terminée, ils retournent dans le Haouran pour compléter au point de vue monumental les recherches épigraphiques déjà faites par Waddington. Après avoir passé cinq jours à débayer le temple de Siâ, visité Bostra et traversé le Ledja de part en part, ils arrivent à Damas le 10 mai. De là, Vogüé court à Chypre pour terminer les affaires de Renan, retourne à Beyrouth pour s'entendre avec le commandant de l'escadre française au sujet de l'embarquement des antiquités, revient à Larnaca et à Paphos à bord de l'avis *Prométhée* et, après avoir passé huit jours en mer, va retrouver Waddington à Beyrouth. Le 10 juin, il écrit de Beyrouth à Renan; le 23, les deux explorateurs partent pour Jérusalem. Ils y passent trois mois consécutifs, n'interrompant l'étude du Temple que deux fois : une fois pour aller à Bethléem et à Hébron, une autre fois pour visiter les ruines d'Araq el-Émir. A la fin de l'automne, ils se séparent à Alep : Waddington regagne la France, tandis que Vogüé s'en va faire, avec Duthoit, le relevé des monuments de la région d'Antioche. Le 20 février 1863, il lisait à l'Académie des Inscriptions, en son nom et en celui de Waddington, un exposé succinct des résultats de leur exploration.

Je regrette que M. de Vogüé n'ait pas conté, de sa plume alerte, quelques-unes des aventures alors inséparables d'un voyage au désert. Il aimait à rappeler cet épisode. Dans la traversée du Ledja, l'escorte était fournie par les Druses. Cette peuplade à demi sauvage, coupable des récents massacres, voyait l'occupation française avec une profonde antipathie. Le pays était travaillé par les agents de lord Palmerston. Par prudence, les deux voyageurs ne parlaient que l'anglais. Un jour, au fond d'une gorge, pendant la halte de midi, les Druses avaient, comme à l'ordinaire, causé argent et politique; le chef conclut en disant : « Nous sommes les serviteurs dévoués de la reine. » Un Arabe, qui s'était joint

à la caravane pour traverser impunément le désert, se lève, et crânement, en face du chef : « Moi, dit-il, je suis chrétien, je suis le serviteur de la France ! » Cette déclaration imprévue, qui pouvait coûter la vie à son auteur, avait vivement ému nos compatriotes.

Les deux explorateurs projetaient de publier dans un même ouvrage les documents recueillis au cours de leur expédition. Waddington ayant plus tard accepté de continuer le *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure* de Philippe Le Bas, et d'y introduire sa moisson épigraphique, le projet n'eut pas de suite, et chacun se mit au travail séparément.

Les huit années qui suivirent le retour en France de M. de Vogüé furent les plus fécondes pour l'orientalisme.

II

Les trois mois passés à Jérusalem avaient été consacrés presque exclusivement à l'étude du Haram ech-Chérif. L'accès de cette enceinte, encore strictement interdit aux chrétiens quelques années auparavant, était ouvert aux deux archéologues et à leurs collaborateurs tous les matins de six heures à midi. Waddington, aidé de Sauvaire, chancelier du consulat français, copiait les inscriptions arabes ; Vogüé, avec le concours de Duthoit, architecte de talent et habile dessinateur⁽¹⁾, relevait les moindres détails architectoniques. Les grandes substructions attribuées à Salomon et toute l'enceinte furent l'objet d'une attention particulière ; on les étudia pierre à pierre, on releva jusqu'aux marques de l'outil qui servit à les tailler, jusqu'au nombre de ses dents dont elles portent l'empreinte, afin de ne laisser échapper aucun moyen de compa-

(1) La meilleure des aquarelles de Duthoit, celle qui représente la coupole de la mosquée d'Omar, a été donnée par M. de Vogüé à la Bibliothèque de l'Institut.

raison. Les résultats de ce patient labeur furent publiés dès 1864 dans le *Temple de Jérusalem*, album de trente-sept planches in-folio, précédé d'une longue et importante introduction où l'auteur expose des vues nouvelles sur les caractères de l'art pendant les dernières années de l'autonomie juive. Il y avait reconnu « un mélange de principes grecs et de souvenirs des écoles asiatiques antérieures, la confusion des ordres classiques, la recherche des grands matériaux, l'emploi de la voûte en berceau, un certain goût pour les monuments taillés dans le rocher. A ces caractères, la réaction asmonéenne ajoutera des traits propres au génie hébraïque, substituera l'ornementation végétale à l'imitation des êtres vivants antipathique au sentiment orthodoxe; l'intervention d'Hérode y joindra quelques détails romains, et de la fusion de ces éléments divers naîtra un art qui, sans être original, aura pourtant sa physionomie distincte ⁽¹⁾ ».

Le curieux château d'Araq el-Émir, bâti par Hyrcan et décrit par Josèphe; les tombeaux dits d'Absalom, de Zacharie, des Rois, des Juges, autour de Jérusalem, sont les principaux monuments de cet art : on y retrouve les ordres mélangés et les profils empruntés à l'art grec, les arts antérieurs représentés par la corniche égyptienne, l'esprit judaïque dans le style particulier de l'ornementation végétale.

Ces conclusions furent vivement contestées par F. de Saulcy dont le nom faisait alors autorité. Elles étaient en opposition directe avec les idées qu'il avait soutenues dans son *Histoire de l'art judaïque*. Une polémique courtoise s'engagea. Saulcy, à bout d'arguments, partit pour Jérusalem, où l'examen des monuments le confirma dans sa manière de voir, « comme il s'y attendait ⁽²⁾ ». A son retour il déploya beaucoup d'efforts

⁽¹⁾ *Ruines d'Araq el-Émir* (*Revue archéol.*, t. X [1864], p. 62).

⁽²⁾ *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1863, p. 350.

pour faire triompher ses opinions⁽¹⁾; mais il fut seul à persévérer dans ses illusions : la thèse de son contradicteur fut universellement acceptée⁽²⁾.

Un an après le *Temple*, paraissait le premier volume de la *Syrie centrale*⁽³⁾ : l'ouvrage capital de M. de Vogüé, celui qui assure à sa réputation scientifique une gloire durable. Il ne fut terminé qu'en 1876. Si nous devons en croire une récente notice⁽⁴⁾, « au cours de cette douzaine d'années les idées de l'archéologue avaient lentement mûri et son œuvre y aurait gagné en précision et en profondeur ». Ce n'est pas rigoureusement exact. Sa sagacité pénétrante avait, dès le premier jour, saisi toute la portée de ses découvertes. Les passages essentiels de son introduction, ceux dans lesquels il détermine les époques, le caractère, la physionomie propre des monuments reproduits dans les cent cinquante planches des deux premiers volumes, étaient déjà écrits et imprimés en 1865, et même en 1863, au lendemain de son retour de Syrie.

Il s'était attaché à relever deux groupes distincts de ruines. Parlant de celui qu'il a rencontré dans les montagnes sur la

⁽¹⁾ Voir, entre autres documents, ses deux études sur le Haram ech-Chérif et sur Araq el-Émir, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXVI, p. 1-117; et son *Voyage en Terre-Sainte* (Paris, 1865).

⁽²⁾ Vogüé racontait familièrement que Saulcy ne fut pas seul à s'affliger de la publication du *Temple de Jérusalem*. Un bon religieux l'avertit charitablement qu'il était tombé dans l'hérésie, en proposant une restitution du Temple en désaccord avec les mesures indiquées dans la vision du prophète Ezéchiel. — C'était, si je ne me trompe, le P. Pailloux, S. J., qui publia en 1885 (Paris, in-fol.) une *Monographie du Temple de Salomon*, dans laquelle l'auteur dénonce les audaces de l'archéologie, et particulièrement celles de M. de Vogüé. Le rév. Père se flatte de donner, à l'aide de son crayon « uniquement dirigé par le Prophète architecte », une restitution du Temple conforme au « plan déposé par le Verbe de Dieu lui-même entre les mains de David ».

⁽³⁾ *La Syrie centrale*, t. I et II : *Architecture civile et religieuse du 1^{er} au 11^e siècle* (in-4°, 151 planches gravées sur acier); t. III : *Inscriptions sémitiques* (in-4°, 164 pages et 38 planches). Paris, Baudry, 1865-1877.

⁽⁴⁾ *Études*, 20 décembre 1916, p. 722.

rive droite de l'Oronte entre Antioche, Alep et Apamée, il s'exprime ainsi : « Je ne crois pas qu'il existe dans toute la Syrie un ensemble que l'on puisse comparer à celui que présentent les ruines de ces contrées. . . En effet, toutes ces cités, qui sont au nombre de plus de cent cinquante sur un espace de trente à quarante lieues, forment un ensemble dont il est impossible de rien détacher, où tout se lie, s'enchaîne, appartient au même style, au même système, à la même époque enfin ; et cette époque est l'époque chrétienne primitive, et la plus inconnue jusqu'à présent au point de vue de l'art ; celle qui s'étend du quatrième au septième siècle de notre ère. On est transporté au milieu de la société chrétienne, on surprend sa vie, non pas la vie cachée des catacombes ni l'existence humiliée, timide, souffrante, qu'on se représente généralement, mais une vie large, opulente, artistique, dans de grandes maisons, bâties en grosses pierres de taille parfaitement aménagées, avec galeries et balcons couverts, beaux jardins plantés de vignes, pressoirs pour faire le vin, cuves et tonneaux de pierre pour le conserver, larges cuisines souterraines, écuries pour les chevaux ; — dans des places entourées de portiques, des bains élégants, de magnifiques églises à colonnes flanquées de tours, entourées de splendides tombeaux ⁽¹⁾. »

L'étonnante conservation de ces ruines est due à ce que nul centre habité n'est venu s'implanter dans cette contrée : les édifices antiques n'ont pas servi de carrière à de nouveaux bâtisseurs. Le Haouran offre un phénomène analogue : à peu près abandonné à l'époque de l'invasion musulmane, puis occupé au commencement du xvii^e siècle par les Druses, il a pour ainsi dire conservé la physionomie qu'il avait au vii^e siècle de notre ère ; car les édifices renversés alors par la

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1863, p. 24.

guerre n'ont pas été relevés, ceux que les tremblements de terre ont abattus sont encore couchés sur le sol, et les Druzes, qui ne bâtissent point, se sont établis dans les maisons antiques respectées par le temps.

« Le trait particulier de l'architecture du Haouran, c'est que la pierre est le seul élément de construction. Le pays ne produit pas de bois, et la seule roche utilisable est un basalte très dur et très difficile à tailler. Réduits à cette seule matière, les architectes surent en tirer un parti extraordinaire et satisfaire à tous les besoins d'une civilisation avancée. Ils surent construire des temples, des édifices publics et privés dans lesquels tout est de pierre : les murs, les solivages, les portes, les fenêtres, les armoires. Cette nécessité toute matérielle, en exerçant leur sagacité et leur savoir, leur fit trouver des principes nouveaux. Ainsi l'arc, seule combinaison capable de relier à l'aide de pierres deux supports éloignés, devint le principal élément de la construction ; des séries d'arcs parallèles supportant les dalles du plafond servirent à couvrir la plupart des salles ; quand l'espace à couvrir était trop grand pour la longueur des dalles ordinaires on eut recours à la coupole. On conçoit les profondes modifications que l'introduction de ces éléments apporta dans l'art de bâtir ⁽¹⁾. . . . J'ai relevé, dessiné, coté une foule d'édifices qui remplissent une lacune dans l'histoire de l'architecture. Ainsi je puis faire l'histoire de la coupole sur pendentifs, à l'aide de monuments *datés*, depuis les premiers essais au troisième siècle jusqu'au sixième. J'ai retrouvé des types *datés* et complets des églises rondes et polygonales, qui ont disparu partout ailleurs, et qui ont servi de modèle aux édifices tels que la mosquée d'Omar à Jérusalem, les églises d'Aix-la-Chapelle, de Saint-Vital de Ravenne et autres en Occident ⁽²⁾. »

⁽¹⁾ *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1865, p. 66.

Revue archéol., t. VI [1862], p. 251.

Les conclusions tirées de l'étude des monuments palestiniens avaient heurté les théories personnelles de l'un des maîtres de l'orientalisme; celles auxquelles avait abouti l'étude des ruines de Syrie allaient à l'encontre de l'opinion alors patronnée par le plus estimé des architectes français. Viollet-le-Duc faisait dater de l'époque des Croisades les influences incontestables de l'Orient sur l'art national. Vogüé combattait cette manière de voir. « Je ne saurais croire, écrivait-il, à une influence aussi subite, ou à une propagation aussi rapide. A mon sens, l'enseignement oriental a été plus ancien et plus direct; il a précédé les Croisades; il a préparé de longue main le mouvement architectural qui s'est produit au XI^e et au XII^e siècle en Occident. . . . Il est donc permis de supposer que, sans aller jusqu'en Syrie, les constructeurs inexpérimentés des VIII^e, IX^e et X^e siècles ont pu avoir connaissance des méthodes qui y étaient ou y avaient été en usage, des formes qui y avaient prévalu; on peut croire que les premiers artistes venus d'Orient, à l'appel des Barbares couronnés, étaient les élèves ou les héritiers des écoles fécondes dont la Syrie seule aujourd'hui a conservé les œuvres, mais dont l'influence, à l'époque de leur grande activité, a dû sortir des étroites limites d'une province⁽¹⁾. » Mieux avisé que Saulcy, Viollet-le-Duc n'engagea pas de polémique⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Syrie centrale*, t. I, p. 21, 22.

⁽²⁾ L'exploration des deux régions de la Syrie centrale a été reprise, il y a peu d'années, par des Américains, dans des conditions particulièrement favorables, eu égard à l'abondance des ressources, à la perfection de l'outillage et au choix des collaborateurs. Les publications de cette mission, en complétant les travaux de M. de Vogüé, ont mis en relief l'exactitude et la valeur documentaire de ses relevés. C'est le plus bel hommage scientifique rendu à la *Syrie centrale*, qui nous a conservé de curieux monuments aujourd'hui disparus ou entièrement ruinés. (*Publications of an American archaeological Expedition to Syria in 1899-1900*; in-f°, New-York, 1904. *Publications of the Princeton University archaeological Expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909*; in-4°, Leyde, 1908-1917.)

La préparation des trois grands ouvrages entrepris par M. de Vogüé ne l'empêchait pas, ou pour mieux dire, lui fournissait les occasions de donner une active collaboration à la *Revue archéologique*⁽¹⁾, à la *Revue numismatique*⁽²⁾ et au *Journal asiatique*⁽³⁾.

Dans sa *Note sur un talent de bronze trouvé à Abydos* (Asie-Mineure), l'auteur jetait les bases d'une histoire chronologique de l'écriture araméenne. « Je considère comme démontrée, disait-il, l'existence d'un alphabet sémitique primitif, souche commune des alphabets phéniciens et araméens, desquels dérivent non seulement toutes les écritures sémitiques, mais tous les systèmes graphiques de l'Orient. Cet alphabet primitif provient sans doute de systèmes plus anciens, il se rapproche aussi des formes grecques les plus anciennes. » Dans son étude sur les *Inscriptions hébraïques de Jérusalem*, il essaya de fixer la place qu'occupe l'hébreu carré dans cette série chronologique, et montra la parfaite concordance qui existe entre l'archéologie et la paléographie : « D'une part les monuments ont les caractères architecturaux qui jusqu'à présent ont été considérés comme appartenant au style grec postérieur à Alexandre le Grand, et, d'autre part, les inscriptions étudiées d'après leur caractère

(1) Nouvelle série, t. V [1862], p. 30-39: *Note sur un talent de bronze trouvé à Abydos*; — t. VII [1863], p. 281-292: *Note sur le temple de Jérusalem*; — t. IX [1864], p. 200-209: *Inscriptions hébraïques de Jérusalem*; p. 284-287: *Inscriptions araméennes et nabatéennes du Haouran*; — t. X [1864], p. 52-62: *Ruines d'Araq el-Émir*; — t. XI [1865], p. 319-341: *L'Alphabet hébraïque et l'Alphabet araméen*; — t. XIII [1866], p. 441-442: *Inscriptions grecques inédites de l'île de Chypre*; — t. XVII [1868], p. 432-450: *Intailles à légendes sémitiques*.

(2) *Monnaies inédites des Croisades* (rois de Jérusalem et de Chypre); année 1864, p. 275-293; 1865, p. 294-316. — *Monnaies des rois phéniciens de Cition*; année 1867, p. 364-381. — *Monnaies des rois de Nabatène*; année 1868, p. 153-158.

(3) *Inscriptions phéniciennes de l'île de Chypre* (VI^e série, t. X [1867], p. 85-176); — *Inscriptions cypriotes inédites* t. XI [1868], p. 491-502).

intrinsèque et abstraction faite du style des monuments, accusent une époque qui n'est pas antérieure au premier siècle avant Jésus-Christ. » Les *Inscriptions araméennes et nabatéennes du Haouran* lui permettaient d'établir la filiation complète des écritures sémitiques modernes. Les conclusions de ces études partielles ont été condensées et exposées systématiquement dans le beau et solide travail sur *L'alphabet hébraïque et l'alphabet araméen*, alphabet dont les formes les plus anciennes alors connues furent tirées par l'auteur de l'importante série d'*Intailles à légendes sémitiques* qu'il publia un peu plus tard.

Les résultats obtenus dans l'île de Chypre sont consignés sommairement dans la lettre à Renan. « Au point de vue de l'art, écrit-il, nous avons, tant en fragments de statues, chapiteaux, stèles, qu'en dessins, une série qui offrira toute l'histoire artistique de l'île depuis les époques primitives jusqu'à la période romaine; au point de vue de l'histoire, de la mythologie, de la philologie, une série de textes qui ajouteront, j'espère, à nos connaissances. Quant à l'exploration extérieure de l'île, je puis le dire, elle a été aussi complète que possible; rien d'apparent n'a été omis: c'est à la terre qu'il faudra continuer de demander de nouveaux documents sur le passé de Chypre. Je ne vous parle pas du passé français de Chypre, qui n'est pourtant pas sans intérêt; j'avoue même qu'il m'avait tout d'abord attiré dans l'île à la recherche de monuments laissés par nos pères sur le sol d'Orient, avec le souvenir impérissable de leur valeur militaire. Je n'ai pas négligé cet ordre d'études qui, deux fois déjà, m'a conduit en Palestine; j'ai en portefeuille tous les monuments des Lusignan si bien décrits déjà par M. de Mas-Latrie, mais qui attendaient encore le crayon d'un dessinateur ⁽¹⁾. »

Le butin épigraphique comprenait une centaine d'inscrip-

(1) *Revue archéol.*, nouv. série, t. VI [1862], p. 249.

tions grecques, onze inscriptions cypriotes et huit phéniciennes dont trois historiques. Il fournit à M. de Vogüé la matière des notices intitulées : *Inscriptions grecques inédites de l'île de Chypre*; *Monnaies des rois phéniciens de Citium*; *Inscriptions phéniciennes de l'île de Chypre*; *Inscriptions cypriotes inédites*.

La plupart des articles que nous venons de citer ont été réunis en volume sous le titre de *Mélanges d'archéologie orientale* ⁽¹⁾. Un censeur, dépourvu de toute indulgence, s'exprime ainsi dans la *Revue critique* ⁽²⁾: « Toutes ces études sont faites très consciencieusement. L'auteur y montre beaucoup de science, un sain jugement et une aversion très louable pour l'hypothèse. Aussi pourra-t-il revendiquer d'avoir, par son livre, enrichi la science d'un certain nombre de résultats sûrs, notamment en ce qui concerne l'histoire, la mythologie et la paléographie. Le travail sur l'alphabet araméen et sur l'alphabet hébraïque est le meilleur du volume, le meilleur aussi qui ait été publié sur cette matière. » Ajoutons que les critiques adressées, dans la suite de la recension, au mémoire sur les inscriptions de Chypre ont été en majeure partie controuvées par les découvertes ultérieures. Elles le furent en particulier par les six inscriptions d'Idalion publiées par Euting ⁽³⁾ et reprises par Vogüé dans le *Journal asiatique* ⁽⁴⁾.

Le troisième et dernier volume de la *Syrie centrale* est consacré aux *Inscriptions sémitiques*.

L'importance des études épigraphiques n'est ignorée d'aucun érudit; « elles ont de nos jours renouvelé l'histoire des premières civilisations; elles ont constitué les archives du monde

⁽¹⁾ Paris, 1868, in-8°, p. 1-196; Appendice, p. 1-39 (plusieurs figures et 13 planches hors texte).

⁽²⁾ 27 novembre 1869. L'article est signé χ . J'ai entre les mains une lettre dans laquelle H. Zotenberg déclare en être l'auteur.

⁽³⁾ *Sechs phönikische Inschriften aus Idalion*; in-4°, Strasbourg, 1875. — Ouvrage dédié à M. de Vogüé.

⁽⁴⁾ VII^e série, t. V [février 1875], p. 319-339.

antique et ont joué, pour l'établissement de la vérité historique aux époques les plus reculées, un rôle analogue à celui de la science diplomatique appliquée aux époques plus modernes⁽¹⁾. »

L'épigraphie grecque et latine avait ses recueils d'inscriptions, aussi bien ordonnés que le permettait l'état de la science. L'épigraphie sémitique en était réduite aux *Monumenta* de Gesenius, ouvrage d'une érudition considérable, mais devenu incomplet par suite des nouvelles découvertes, et absolument insuffisant en raison des progrès de la paléographie et de la philologie. Sur les instances de Renan, l'Académie des Inscriptions prit, en 1867, l'initiative d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*⁽²⁾. Il est permis de croire que les résultats déjà divulgués de la mission en Syrie ne furent pas étrangers à cette suggestion. On estimait, à l'origine, que l'ouvrage tiendrait en deux volumes. On ne pouvait prévoir l'abondance des textes que le sol de l'Afrique carthaginoise devait livrer; moins encore que, malgré les sacrifices consentis par l'Académie, cinquante ans s'écouleraient sans qu'aucune des parties fût terminée et munie des tables indispensables pour l'utilisation pratique de ce précieux instrument de travail.

La première partie des *Inscriptions sémitiques* parut dès 1869. Elle formait à cette époque un véritable *Corpus* des inscriptions araméennes. On trouvait dans ce fascicule 146 inscriptions de Palmyre, dont 134 entièrement inédites copiées par la main experte de Waddington⁽³⁾, 8 inscriptions également inédites du Haouran, 17 textes nabatéens d'autre provenance et quelques

⁽¹⁾ *Répertoire d'épigraphie sémitique*, t. I, p. III.

⁽²⁾ M. de Vogüé ne conçut jamais le dessein de publier un *Corpus*. Les vagues paroles de Mohl que S. Reinach interprète en ce sens se rapportent à l'étude sur les alphabets.

⁽³⁾ Une vingtaine d'inscriptions sont reproduites d'après les photographies et les estampages pris en 1864 par le lieutenant (depuis amiral) Vignes, qui accompagnait alors le duc de Luynes en Palestine et s'était rendu à Palmyre à la demande de M. de Vogüé.

textes araméens tirés de papyrus. Tous ces textes sont transcrits, traduits, commentés. « Quiconque connaît la difficulté de ces sortes de déchiffrements n'hésitera pas à payer à l'auteur un juste tribut d'admiration pour le travail qu'il vient d'exécuter. » Ainsi s'exprime le sévère censeur déjà cité. On comprendra mieux encore l'importance du recueil d'inscriptions palmyréniennes, si l'on songe qu'auparavant on en connaissait seulement 16, et que plusieurs d'entre elles n'ont pu recevoir un complet éclaircissement que par la comparaison avec les nouveaux documents réunis par M. de Vogüé.

L'auteur eut plus tard l'occasion d'ajouter un important supplément à ses travaux d'épigraphie palmyrénienne en faisant connaître, dans le *Journal asiatique*⁽¹⁾, le texte de la célèbre loi fiscale promulguée le 18 avril 137 de notre ère, fixant le tarif de la douane locale. Ce document, le plus considérable que nous ait livré Palmyre, fut découvert en 1881 par le prince Abamélek Lazarew qui fit libéralement parvenir ses estampages à la Commission du *Corpus*. Le texte est bilingue; il ne comprend pas moins de 163 lignes pour la partie palmyrénienne et 225 lignes pour la partie grecque. Certains passages ont malheureusement beaucoup souffert et ne pourront jamais être reconstitués. M. de Vogüé tira un très bon parti de ce qui pouvait être lu; son premier essai servit de base aux travaux ultérieurs, qui l'ont complété plutôt que rectifié⁽²⁾. Cette curieuse inscription « nous fait pénétrer dans la vie intime de la cité commerçante : elle nous fait assister à ce grand mouvement d'hommes, d'animaux et de marchandises, à ce défilé d'ânes

⁽¹⁾ *Inscriptions palmyréniennes inédites. Un tarif sous l'Empire romain* (VIII^e série, t. I [1883], p. 231-245; t. II, p. 149-183, 549).

⁽²⁾ Les meilleurs sont, pour la partie palmyrénienne, ceux de Reckendorf, *Z. D. M. G.*, t. XLII [1888], p. 370-415, et de G. A. Cooke, *A Text Book of North-Semitic Inscriptions*, n^o 147; et pour la partie grecque, celui de Des-sau, *Hermès*, t. XIX, p. 436-533. — Voir aussi R. Cagnat, *Revue de philologie*, t. VIII, p. 135-144.

et de chameaux, à ce concours de traitants, de publicains, de brocanteurs, de plaideurs, de magistrats, foule affairée et bigarrée se pressant sous les longues colonnades dont les ruines font encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. L'organisme administratif de la ville n'apparaît pas moins clairement que son organisme économique. Nous voyons le sénat local faisant des lois, avec son bureau composé d'un président et d'un secrétaire; le pouvoir exécutif confié à deux archontes et à une sorte de Conseil des Dix; le pouvoir judiciaire exercé par les syndics et sans doute par un tribunal spécial; la jurisprudence fixée par les dépêches de Germanicus ou de Corbulon. . . ». Il y a peu d'années, l'inscription fut enlevée et transportée au Musée de l'Ermitage. L'Académie de Saint-Pétersbourg avait annoncé qu'elle en publierait une reproduction héliographique à la grandeur de l'original. Le projet n'a pas encore été réalisé.

La seconde partie du volume des *Inscriptions sémitiques* ne parut qu'en 1877. Elle renferme les textes que l'éditeur appelle « sabéens » et que nous nommons aujourd'hui safaitiques, du nom de la région où il les a recueillis. Le Safa est un pâtre volcanique de formation analogue et contemporaine à celle du Haouran et du Ledja, véritable chaos de lave fréquenté par des tribus arabes aussi sauvages que la nature qui les entoure. Une vaste nappe de basalte s'étale autour d'une série de cônes aux flancs escarpés, aux cratères béants. Le sol est parsemé et presque recouvert d'une multitude de fragments basaltiques noirs, aux angles arrondis, dont les dimensions varient de la grosseur du poing à celle du corps humain. Dans les intervalles, les pluies d'hiver font germer une végétation éphémère qui attire momentanément en ces lieux les petites tribus arabes du voisinage. Ainsi en fut-il de toute antiquité. Les ruines sont rares en cette région; les vestiges du passé consistent presque uniquement dans les inscriptions. Ces inscriptions, écrites en

lettres étranges et disposées capricieusement, se comptent par milliers. On les rencontre souvent réunies par groupes, soit sur les pierres qui jonchent le sol, soit sur celles qui forment ces accumulations artificielles, que les Arabes appellent *ridjm*, grossiers monuments commémoratifs des épisodes de la vie du bédouin. Pierres et inscriptions sont parfois illustrées de dessins primitifs et de figures empruntées à des scènes pastorales : femmes, chevaux, chameaux, chasse au lion. Waddington et Vogüé copièrent les textes les mieux conservés; ils se chargèrent d'un certain nombre de pierres les plus portatives qui vinrent enrichir les collections épigraphiques du Louvre.

Cette branche de l'épigraphie était presque entièrement neuve. Quelques textes imparfaitement copiés par Cyril Graham en 1857⁽¹⁾, et dix inscriptions publiées par J. G. Wetzstein, en 1860⁽²⁾, avaient servi de base aux recherches de Blau⁽³⁾. En essayant d'appliquer à son propre recueil l'alphabet proposé par ce dernier, M. de Vogüé en reconnut bien vite le caractère arbitraire. Il se résigna alors à publier simplement la copie des 400 inscriptions qu'il avait recueillies, et qui ne laissait guère à désirer au point de vue de la fidélité. Muni de cet ample matériel, J. Halévy se mit aussitôt à l'œuvre⁽⁴⁾. Ses efforts, complétés par ceux de Littmann⁽⁵⁾, sont parvenus à reconstituer l'alphabet mystérieux et ont préparé la voie au déchiffrement des inscriptions tamoudéennes.

Le duc de Luynes mourut en 1867, laissant inédit son *Voyage d'exploration à la Mer Morte*. M. de Vogüé se chargea d'en surveiller la publication. Il voulait rendre hommage à la mémoire du savant à qui il avait succédé comme membre libre

⁽¹⁾ *Journal of the Royal Geogr. Society*, t. XXVIII, p. 226.

⁽²⁾ *Reisebericht über Hauran und die Trachonen*, Berlin, 1860.

⁽³⁾ *Zeitsch. der Deutschen Morgenl. Gesellsch.*, t. XV [1861], p. 450.

⁽⁴⁾ *Essai sur les inscriptions du Safa* (*Journal asiat.*, 1877-1882, *passim*).

⁽⁵⁾ *Zur Entzifferung der Safâ-Inchriften*, Leipzig, 1901.

de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁽¹⁾. Le premier volume ne parut qu'en 1875.

Une société anglaise, récemment constituée pour l'exploration archéologique de la Palestine, pratiquait, en 1869, des fouilles autour du Temple de Jérusalem. Elles furent poussées jusqu'aux premières assises de l'enceinte. On comprend avec quel intérêt M. de Vogüé suivait ces recherches. Aussi n'hésita-t-il pas, après avoir assisté à l'inauguration du canal de Suez, à faire une courte apparition dans la ville sainte. Là, il put palper ces pierres gigantesques dont la longueur atteint parfois dix mètres ; il put lire les lettres tracées au pinceau sur les blocs, avant leur mise en place — le sens horizontal des bavures en donnait la preuve, — et constater qu'elles appartiennent non pas à l'alphabet archaïque mais à l'alphabet en usage aux environs de l'ère chrétienne : confirmation indiscutable de l'opinion qu'il avait soutenue et qui attribuait à Hérode la construction de cette enceinte⁽²⁾.

Au moment où M. de Vogüé allait quitter Jérusalem, une surprise lui était réservée. M. Clermont-Ganneau lui faisait part d'une découverte appelée à un grand retentissement dans le monde savant, mais encore entourée de mystère ; il mettait entre ses mains les estampages de la fameuse stèle du roi Méša ! L'habileté et l'énergie persévérante de M. Clermont-Ganneau ayant réussi, par la suite, à assurer à nos collections nationales la possession de ce qui put être sauvé de la stèle mise en pièces par les bédouins, rien ne s'opposait plus à la divulgation de cette trouvaille sensationnelle. Le 11 février 1870, M. de Vogüé signalait à l'Académie des Inscriptions et au public éclairé « l'immense intérêt historique, archéologique et paléographique

⁽¹⁾ Il fut élu le 7 février 1868, au premier tour de scrutin, par 33 suffrages contre 9 répartis entre ses divers concurrents.

⁽²⁾ Cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1869, p. 128 ; *Revue archéol.*, t. XX, p. 59.

qui s'attache à la découverte de ce monument, et l'importance du service rendu à la science par M. Ganneau ». Avec quelle satisfaction personnelle, on le devine dans les lignes suivantes : « On me permettra, disait-il, de faire remarquer que la stèle de Dhibân est écrite à l'aide de cet alphabet phénicien archaïque que j'ai soutenu avoir été, avant le VII^e siècle, commun à tous les peuples sémitiques, les Phéniciens, les Hébreux et leurs congénères. Cette opinion, basée sur des inductions, sur l'étude de pierres gravées dont la date ne pouvait être déterminée d'une manière absolue, a été très vivement combattue ; elle reçoit aujourd'hui d'un monument original et incontestable une éclatante confirmation. Nous avons enfin sous les yeux un exemplaire authentique de l'alphabet hébraïque du neuvième, on peut même dire du dixième siècle ⁽¹⁾. »

III

Les événements de 1870 devaient, pour me servir de ses propres expressions, imprimer de grands changements à la vie de M. de Vogüé.

Une mission de dévouement charitable, en Alsace et sur la Loire, absorba son activité pendant nos jours d'épreuve. Aussitôt la paix rétablie, M. Thiers l'envoya comme ambassadeur à Constantinople. Sa connaissance de l'Orient non moins que ses brillantes qualités le désignaient pour ce poste difficile. Les grands intérêts de la France dans le Levant ne pouvaient être confiés à des mains plus sûres ; il les défendit avec l'habileté d'un diplomate expérimenté et avec l'ardeur passionnée qu'il apportait à tout ce qui intéresse la grandeur de notre pays. Pendant quatre années, il se montra le protecteur éclairé

⁽¹⁾ *La stèle de Mésa, roi de Moab*. Lettre à M. le comte de Vogüé, par Ch. Clermont-Ganneau (Paris, Baudry ; in-4°, 1870), p. 9.

autant qu'énergique des institutions françaises. Plus d'une fois l'ambassadeur mit son crédit au service de l'archéologie. En mai 1875, il fut transféré à Vienne, où il resta jusqu'en février 1879. Nous n'avons pas à apprécier le rôle du diplomate. Nos futurs historiens diront un jour avec quelle sagacité il avait prévu et annoncé des événements qui devaient s'accomplir vingt ans plus tard.

Au milieu de ses absorbantes fonctions, M. de Vogüé trouvait encore des loisirs pour l'étude; pendant son séjour à Vienne, il termina, comme nous l'avons dit, la publication de sa *Syrie centrale*. Avant de quitter Constantinople, il avait pu examiner rapidement la curieuse stèle de Byblos, une des principales pièces de la riche collection léguée à l'État par L. de Clercq. Il tenta le déchiffrement de l'inscription phénicienne et prit occasion de la représentation figurée qui la surmonte pour développer de judicieuses considérations sur l'origine égyptienne de l'art phénicien et ses transformations successives⁽¹⁾.

Rentré dans la vie privée par suite de sa démission, M. de Vogüé donna une plus large part de son temps à l'agriculture, à l'industrie et aux œuvres sociales. Pendant les trente dernières années de sa vie, une partie notable de son activité intellectuelle fut consacrée à des travaux historiques⁽²⁾, qui devaient lui ouvrir, en 1901, les portes de l'Académie française, où il succéda au duc Albert de Broglie. On aurait tort de penser qu'il oubliait l'Orient. C'est durant cette même période qu'il donna le plus de temps au *Corpus inscriptionum semiticarum*.

(1) *Stèle de Yehawmélek, roi de Gebal* (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1875, p. 24-29).

(2) Le cadre que nous nous sommes imposé nous oblige à passer sous silence ces publications étrangères à l'orientalisme. On en trouvera la liste dans la *Bibliographie* que nous avons placée en tête du *Florilegium Melchior de Vogüé* (pages xv-xxviii).

A la mort de Saulcy (1880), il fut appelé à faire partie de la Commission chargée de publier ce recueil; il en devint président à la mort de Renan (1892). Il était personnellement chargé de la seconde partie, consacrée aux inscriptions araméennes. Celui qui fut pendant vingt ans son collaborateur assidu en cette partie de son œuvre peut attester avec quelle conscience scrupuleuse, avec quel soin minutieux, avec quelle patience inlassable il s'appliquait au déchiffrement des textes, discutait les conjectures, revisait la rédaction, lisait et relisait les épreuves. « Nous devons à l'Académie, disait-il, de ne reculer devant aucun effort pour maintenir son œuvre à la hauteur où elle a été placée, et conserver sous son patronage le centre de ces études auxquelles elle fournit le plus puissant des instruments. » Et ce n'étaient pas là, pour lui, des paroles de vaine rhétorique. Il n'abandonnait jamais un texte avant d'avoir épuisé tous les moyens d'en assurer la parfaite exactitude; pour y parvenir, il n'épargnait ni sa peine ni son temps. Ainsi, la stèle inscrite au *Corpus* sous le n° 143 n'était connue que par une copie défectueuse. Le monument se trouvait en Angleterre, dans une collection privée et jalousement fermée. M. de Vogüé n'hésite pas, il se rend à Dorking. Sa courtoisie obtint communication du document, et il en exécuta un dessin dont la parfaite exactitude a été démontrée par la photographie publiée récemment⁽¹⁾. Ainsi encore, nous passâmes, à déchiffrer la grande inscription de Pétra, sur la copie imparfaite du capitaine Frazer, cinq jours entiers! Or, pour le marquis de Vogüé, la journée commençait invariablement — et cela jusqu'à ses derniers jours — avec le lever du soleil, pour se terminer à une heure avancée de la nuit. Cette prodi-

⁽¹⁾ Cf. *Rép. d'épigr. sem.*, n° 490. — M. de Vogüé n'hésitait pas à passer au besoin plusieurs heures dans l'atelier de Dujardin pour faire établir sous ses yeux la meilleure disposition d'une planche de la partie araméenne du *Corpus*.

gieuse activité, que sa robuste constitution lui permettait de déployer presque impunément, son étonnante puissance d'assimilation, la fidélité impeccable de sa mémoire, permettent de comprendre la variété et l'étendue des travaux qu'il parvint à mener de front, avec succès, sans rien négliger des devoirs mondains que lui créaient sa haute situation ou des multiples obligations volontaires qu'il s'imposait en acceptant la présidence de nombreuses sociétés.

Le marquis de Vogüé visita Carthage en 1888 : visite d'archéologue aux ruines de la cité punique ; visite d'ami aux institutions du cardinal Lavigerie. Ces deux hommes, également zélés pour les gloires françaises, se connaissaient de longue date. En 1856, M. de Vogüé avait créé, avec Aug. Cauchy et Ch. Lenormant, cette belle OEuvre des Écoles d'Orient, qui a tant contribué et contribue encore si efficacement à la propagation de notre langue et à l'expansion de notre influence en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie ; l'abbé Lavigerie avait été le premier directeur de l'OEuvre. En confiant la chapelle de Saint-Louis à ses missionnaires, le primat d'Afrique leur avait instamment recommandé de recueillir avec soin tous les objets antiques que l'on viendrait à découvrir dans les ruines de Carthage, préluant ainsi à la création du riche musée qui porte aujourd'hui son nom ; il avait encouragé les recherches du Père Delattre qui, déjà, s'était révélé habile fouilleur et archéologue avisé. Au moment où M. de Vogüé passait à Carthage, les fouilles étaient interrompues faute de ressources. Grâce à sa libéralité, elles furent reprises, et selon ses indications.

En faisant remuer la terre à l'endroit où avait été trouvé le curieux fragment de tarif publié dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, il avait « l'espoir de rencontrer d'autres fragments de cette page intéressante, peut-être de mettre au jour quelque texte historique ou religieux qui nous reposât de la monotonie

des stèles votives exhumées jusqu'à ce jour par milliers, sans grand profit pour l'histoire de la cité ». Cet espoir fut déçu, mais largement compensé par les résultats obtenus dans la nécropole de Gamart, cimetière de la colonie juive de Carthage à l'époque romaine, et surtout dans les fouilles de la colline de Byrsa, qui recélait dans ses flancs la nécropole primitive de Carthage. Le P. Delattre en commença alors cette exploration méthodique, poursuivie avec tant de profit, qui amena un ensemble de découvertes importantes venant heureusement combler une lacune dans l'histoire de l'art phénicien. Le marquis de Vogüé fit lui-même connaître⁽¹⁾ les premières trouvailles et constata que la série des monuments carthaginois confirme « ce que l'induction avait deviné, ce que l'étude des nécropoles de Sardaigne, de Chypre, de Syrie avait permis d'avancer : l'art phénicien est identique à lui-même sur les divers points où l'esprit de négoce et d'aventure a porté les colons de Tyr ou de Sidon. Il manie de grosses masses de pierre ; il est plus industriel qu'original ; il procède de l'Égypte et de l'Assyrie ; il n'échappe à l'influence de ces deux puissances que pour retomber sous celle des arts supérieurs de la Grèce ».

Par la suite, M. de Vogüé eut encore, à maintes reprises, l'occasion de signaler à ses confrères de l'Académie des Inscriptions, et de commenter les nouvelles découvertes du P. Delattre⁽²⁾. De sa visite aux ruines de Carthage, il avait gardé un excellent et fidèle souvenir ; moins de quinze jours avant sa mort, il m'en racontait les détails avec une surprenante préci-

(1) *Note sur les nécropoles de Carthage* (dans la *Revue archéologique*, III^e sér., t. XIII [1889], p. 163-186). Les phrases que je cite sont empruntées à cet article. — *Nécropole punique de Byrsa* (même recueil, t. XV [1890], p. 8-11).

(2) *Note sur une inscription punique* (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1892, p. 109-111). — *Vases carthaginois* (*Revue archéologique*, III^e série, t. XXII [1893], p. 135-138). — *Note sur une inscription phénicienne de Carthage* (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1903, p. 464). — *Communication sur une inscription punique découverte à Carthage* (même recueil, 1905, p. 225).

sion, en même temps qu'il donnait quelques indications utiles pour la publication dans le *Corpus* des textes puniques encore inédits.

En 1889, paraissait enfin le premier fascicule de la partie araméenne du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Le manuscrit fut entièrement écrit de la main de M. de Vogüé; à peine put-il conserver une vingtaine de pages de la rédaction que lui avait soumise un auxiliaire négligent et inexpérimenté. Il trouva dans la collaboration de Rubens Duval un secours plus efficace pour la publication du second fascicule qui parut en 1893. Les *Notes d'épigraphie araméenne* données au *Journal asiatique*⁽¹⁾, au cours des années 1896-1898, se rattachent à la préparation du fascicule suivant; l'apparition en fut retardée par le succès des différentes expéditions qui réussirent vers cette époque à pénétrer dans la capitale des Nabatéens: en 1896 et en 1897, celles du P. Lagrange, encouragées par l'Académie des Inscriptions; en 1898, celle de Brünnow et Euting. Chacune de ces missions apportait de nouveaux documents au chapitre de Pétra; si bien que le fascicule doubla de proportions. Plus volumineux encore fut le quatrième (premier du tome II) livré au public au commencement de 1907.

Dans l'intervalle, le Président de la Commission avait usé de son influence pour faire aboutir le projet, depuis longtemps mis en avant par M. Clermont-Ganneau, d'un *Répertoire d'épigraphie sémitique*, publication qui devait être pour le *Corpus* un instrument à la fois préparatoire et complémentaire « qui enregistre les découvertes, mette rapidement les textes nouveaux à la disposition des savants, les propose sans délai à une discussion très favorable à la correction du travail définitif; . . .

⁽¹⁾ IX^e série, t. VIII, p. 304-330 et 485-497; t. X, p. 197-217; t. XI, p. 129-146. — Voir aussi les notes de M. de Vogüé sur le même sujet dans la *Revue biblique*, t. VI [1897], p. 231-238, et t. VII [1898], p. 165-182.

un centre où seraient recueillis, rapprochés et contrôlés les renseignements épars dans vingt recueils divers, où viendraient aboutir les corrections, les vérifications, les réclamations même...⁽¹⁾». Assurément, si le *Répertoire* avait commencé dès l'apparition du premier volume du *Corpus*, la tâche des éditeurs se serait trouvée par la suite grandement facilitée, et les longues recherches bibliographiques, qui retardent la publication des fascicules, notablement abrégées. Au *Répertoire* comme au *Corpus*, M. de Vogüé donnait une attention continue; il en relut au moins une fois toutes les épreuves.

La haute estime et les vives sympathies que la science et la personnalité du marquis de Vogüé lui avaient acquises dans le monde des érudits se manifestèrent d'une manière éclatante à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Répondant avec un empressement inaccoutumé à l'invitation des membres de la Commission du *Corpus*, « tout l'Orient et tout le monde ancien se sont mobilisés pour témoigner de l'affection respectueuse qui entoure le vieux maître des études d'épigraphie et d'archéologie sémitiques⁽²⁾ ». Avec le concours de nombreux amis et la collaboration d'une soixantaine de savants français, italiens, belges, allemands, suisses, américains, hongrois, autrichiens, un superbe volume intitulé *Florilegium Melchior de Vogüé*⁽³⁾ lui fut offert au mois d'octobre 1909. M. de Vogüé se montra profondément touché de cet hommage et en exprima sa reconnaissance dans des paroles inspirées par les sentiments de la plus affectueuse cordialité⁽⁴⁾.

Ce n'était pas seulement par ses études que le marquis de

⁽¹⁾ Préface au tome I^{er} du *Répertoire*. Voir aussi le *Rapport déposé au nom de la Commission du «Corpus»*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1899, p. 549-550.

⁽²⁾ G. Maspero, dans la Préface au *Florilegium*.

⁽³⁾ Paris, Imprimerie Nationale, gr. in-8° de xxviii-628 pages, avec de nombreuses gravures et planches hors texte.

⁽⁴⁾ Cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 760.

Vogüé gardait un étroit contact avec l'Orient. Au Comité de l'Asie française, il apportait les lumières de son expérience. Au Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont il était l'âme, il ne cessait de plaider la cause des missions du Levant; à celle des Écoles d'Orient, dont il était devenu président à la mort de M. Wallon (1900), il suivait avec intérêt le développement de nos institutions religieuses et leur assurait une aide efficace. Non pas qu'il les confondit toutes dans une même admiration inconsciente: son grand sens de l'équité savait peser les mérites, distribuer à propos les encouragements, soutenir les efforts désintéressés, désavouer au besoin un zèle intempestif, un trop grand empressement à recueillir la moisson en portant la faux dans le champ du voisin.

Ses sympathies les plus vives étaient pour les établissements des Frères des Écoles chrétiennes, et surtout pour l'École biblique, pour ce couvent de Saint-Étienne, où il devait recevoir une amicale hospitalité lorsque, au lendemain d'une cruelle épreuve⁽¹⁾, il prit pour la cinquième fois le chemin de Jérusalem, en janvier 1911. Il a noté dans un charmant opuscule⁽²⁾ les impressions de ce dernier voyage; et il a soulevé un coin du voile dont il avait toujours discrètement recouvert ses sentiments intimes.

Au retour, il s'arrête à Ramleh pour compléter un dossier vieux de quarante ans et vérifier quelques détails archéologiques dans la citerne dite de Sainte-Hélène, construction musulmane datée de l'an 172 des Arabes (789 de notre ère). De cette visite est sorti un savant mémoire: *La citerne de Ramleh et le tracé des arcs brisés*⁽³⁾.

Rentré à Paris après quelques mois d'absence, le marquis

(1) La mort tragique de sa fille aînée, la comtesse Ant. de Nicolay, et de son petit-fils Christian de Nicolay, victimes d'un accident (4 décembre 1910).

(2) *Jérusalem hier et aujourd'hui*, Paris, Plon, 1911.

(3) Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXIX [1912].

de Vogüé se remit placidement au travail. Il acheva alors cette belle et savante monographie qu'il a consacrée à l'histoire de sa propre maison⁽¹⁾.

Il désirait vivement voir paraître le volume du *Corpus* consacré aux inscriptions palmyréniennes, volume dont une partie notable était tirée de ses propres ouvrages. En 1913, le travail était composé, il en avait relu la première épreuve avec une assiduité touchante, alors que, déjà menacé de cécité, il ne pouvait se livrer à ce fastidieux labeur sans le secours constant de la loupe. En vain, j'essayai de lui persuader qu'il devait se borner à l'examen des passages obscurs ou difficiles; il n'en passa pas une ligne. Tantôt il soulignait avec bonne grâce les corrections que des découvertes ultérieures avaient permis d'apporter à son œuvre primitive; tantôt il témoignait une légitime satisfaction en voyant ses conjectures appuyées ou démontrées. Quelque grand que fût son désir d'achever le volume, il n'hésita pas à en ajourner la mise en pages, ayant constaté qu'un certain nombre de textes importants pouvaient être notablement améliorés par une nouvelle inspection des monuments. Sur sa demande, une mission épigraphique à Palmyre fut confiée au P. Jaussen, de l'École biblique de Jérusalem. Retardée par des difficultés administratives suscitées mal à propos, la mission ne put s'accomplir qu'au mois de juillet 1914, d'ailleurs avec plein succès. Mais en arrivant à Damas, le 5 août, le P. Jaussen et son compagnon le P. Savignac eurent connaissance de l'ordre de mobilisation; ils s'empressèrent de rentrer en France, sans prendre le temps de développer leurs photographies ou d'expédier leurs estampages maintenant abandonnés à la merci des Turcs.

⁽¹⁾ *Une famille vivaroise*; Paris, Champion, 3 vol. in-12. Il existe une première édition illustrée, en 2 vol. in-8°, qui n'a pas été mise dans le commerce. Dans la pensée primitive de l'auteur, l'ouvrage n'était pas destiné au public.

De son côté, dès le premier jour de la guerre, M. de Vogüé était rentré de la campagne à Paris, où l'appelaient ses lourdes fonctions de Président de la Croix-Rouge française. On sait avec quel dévouement il se consacra à cette œuvre patriotique. L'entrée en guerre de la Turquie ramena ses pensées vers cette France du Levant qu'il avait aimée passionnément et dont l'étude lui avait procuré de si grandes jouissances. Nos intérêts faisaient encore le sujet de ses vives préoccupations et de sa constante sollicitude pendant les derniers mois de sa vie. Sa vaste intelligence, son expérience personnelle, son absolu dévouement, sa loyauté scrupuleuse lui permettaient d'envisager avec une compétence exceptionnelle les graves questions politiques qui devaient être agitées dans un avenir prochain. Puissent les conseils de sagesse qu'il a discrètement fait entendre n'être point oubliés !

A la rude besogne journalière que s'imposait sans répit le marquis de Vogüé, une santé juvénile n'aurait pas résisté. Ni les conseils de son médecin ni les instances de sa famille ne purent le déterminer à s'accorder momentanément un repos jugé indispensable. Sa haute conception du devoir ne lui permettait pas d'abandonner son poste. Il devait y succomber. Ses forces trahirent son courage ; et, après une courte maladie, il s'éteignit le 10 novembre 1916, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles, avec la conscience de n'avoir, au cours de sa longue carrière, rien négligé de ce qui pouvait contribuer au progrès de la science, au bien de la religion et à la grandeur de son pays.

Il paraîtrait hors de propos d'ajouter aujourd'hui une parole banale au magnifique tribut d'éloges payé, dès la première heure, à la mémoire du marquis de Vogüé par les Académies et les Sociétés savantes auxquelles il appartenait, par les œuvres sociales et philanthropiques qu'il dirigeait, patronnait, soutenait de ses conseils et au besoin de ses deniers, par les feuilles publi-

ques et les revues⁽¹⁾, et, ici même, par notre président⁽²⁾. Nous avons rappelé les éminents services qu'il a rendus aux études orientales; la seule énumération de ses travaux montre que dans ce domaine, comme partout ailleurs, il avait marqué sa place au premier rang.

Paris, avril 1917.

⁽¹⁾ Citons, parmi les mieux informées, les notices qui ont paru dans le *Correspondant* du 25 novembre (Ed. Trogan), dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre (Imbart de la Tour), dans les *Études* du 20 décembre (L. Jalabert) et dans la *Revue archéologique* de novembre-décembre 1916 (S. Reinach).

⁽²⁾ Séance du 8 décembre 1916. Cf. *Journal asiatique*, XI^e sér., t. VIII, p. 554.